

passionné pour le sort des « petits » de la terre : voilà qui a une saveur moderne. Avoir fait de la bonté l'avant-coureuse de la vérité : voilà qui est ancien, et très ancien.

TROISIEME PARTIE

CONVERGENCES
VERS LE CATHOLICISME SOCIAL

L'ÉCOLE SAINT-SIMONIENNE :
LES DOCTRINES ANTIRÉVOLUTIONNAIRES
ET SES APPELS A L'ÉGLISE

De la doctrine saint-simonienne, de la bizarre existence de son fondateur, des baroques saturnales organisées par ses adeptes, longtemps il fut convenu de rire ; et l'on doit bien avouer que, de prime abord, le rire s'imposait. Ce n'est point l'originalité seulement, mais, à proprement parler, la volonté d'être original, qu'on observe chez Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, petit-cousin de l'auteur des *Mémoires* et prétendu descendant de Charlemagne. Il était pris au sérieux par cet auguste aïeul qui lui promit un jour, en songe, qu'il serait philosophe ; mais le jugement du fantôme impérial ne fut ni partagé par les contemporains ni ratifié tout de suite par la postérité. Encore que Saint-Simon, par un divorce, eût rendu son cœur libre pour l'offrir à M^{me} de Staël, celle-ci déclina l'offrande ; encore qu'il se fût mis, toute sa vie, en quête des recettes nécessaires à l'organisation et au bien-être de l'humanité, et qu'il se fût, tour à tour, flatté de les trouver dans l'étude approfondie des lois

physiques de la gravitation, puis dans certaines constructions de philosophie historique, enfin dans une synthèse religieuse qu'il appelait le « nouveau christianisme », il s'aperçut, jusqu'au bout, que l'indifférente humanité, à l'égal de M^{me} de Staël, mettait son cœur à haut prix, et se donnait d'autant moins au comte de Saint-Simon qu'il se proposait à elle avec une plus importune complaisance. Il connut toutes les extrémités de la destinée : fort riche au lendemain de la Révolution, grâce à ses spéculations sur les biens nationaux, et fort indigent sous l'Empire, grâce à la mauvaise gérance de sa fortune, accueillant fastueusement les savants au temps de son opulence, et gracieusement hébergé, au temps de sa détresse, par l'un de ses anciens domestiques ; essayant en 1823 de se brûler la cervelle et ne réussissant qu'à l'échauffer davantage, jusqu'à ce qu'en 1825, enfin, cette pensée perpétuellement bouillante fût figée par la mort. Il est évidemment facile de faire bon marché d'un tel extravagant, si l'on n'a point la patience et la probité d'esprit nécessaires pour courir grand'erre sur la piste de ses rêveries.

Après lui, avec un éclat que certainement il ne prévoyait point, une secte s'affiche, qui porte son nom : la malveillance tourne en dérision les habituelles allures des saint-simoniens, en même temps que, pour chacun d'entre eux, elle recherche et dévoile les antécédents. Bazard, enfant naturel, *Carbonaro* contrit ou désœuvré, Enfantin, fils d'un failli, Olinde Rodrigues, exclu de l'École

normale supérieure par sa naissance israélite, paraissent ourdir une vengeance de leurs griefs, et préparer une revanche de leurs amertumes, en projetant, par le saint-simonisme, la réforme d'une société qui leur fut âpre et revêche. Par surcroît, ils bravent le ridicule ; et le ridicule, relevant le défi, est souvent plus fort qu'eux. L'accès de papisme auquel se laisse entraîner Enfantin ; le rôle de demi-dieu qu'il s'arrote et que Bazard partage avec lui dans les réunions de la rue Monsigny ; le congé pris par Bazard, puis par Rodrigues, lorsque Enfantin, prêchant la réhabilitation de la chair, soupire après la femme-prêtre, après la « mère », qui doit, à côté de lui, régir le saint-simonisme ; son solennel exode vers Ménilmontant avec une troupe de fidèles, leur vie commune, leur culte commun, leur affublement inouï, et la catastrophe judiciaire — procès pour question de morale publique — qui dérange à jamais ces mystiques farandoles ; Barrault et quelques disciples s'en allant jusqu'à Constantinople à la recherche de la « mère », y saluant toutes les femmes qu'ils rencontrent, expulsés bientôt par la police, et ne ramenant au « Père » Enfantin, au lieu d'une compagne en sacerdoce, qu'une déception mortifiante : voilà, certes, autant d'épisodes qu'on croirait être plutôt le condiment d'une farce que l'indissoluble cortège d'un mouvement philosophique.

Malgré ces drôlatiques incidents, — où d'ailleurs il est difficile d'évaluer dans quelle mesure certains protagonistes de l'école furent dupes

d'eux-mêmes, et dans quelle mesure ils laissèrent les autres être dupes, — le saint-simonisme, si l'on veut bien y regarder par un autre côté, sollicite une attention déférente et presque émue. Merveilleux en furent les apôtres ; et les sacrifices personnels qu'ils firent à leur doctrine devaient paraître plus persuasifs que les longs discours. Pour se donner tout entiers à la secte, polytechniciens et militaires brisaient leur avenir. Fournel était directeur du Creusot, Michel Chevalier, ingénieur dans le Nord, Jean Raynaud, ingénieur dans le Midi, lorsque l'ascendant du « Père » les attira : ils quittèrent tout, ils se déclassèrent, comme l'on dit, pour être saint-simoniens. Tourneux, Bruneau, Hoart, échangèrent l'uniforme militaire contre la livrée de Ménilmontant, fixée par le Père : pantalon blanc, gilet rouge, tunique d'un bleu violet ; c'était, en apparence, échanger le respect contre les rires ; mais l'exemple, en fait, était si prestigieux, qu'un instant le jeune Lamoricière en fut séduit. Eugène Rodrigues, l'un des premiers membres de l'école, avait un grand amour ; sur le désir d'Enfantin, il renonça au mariage, immolant, sur l'autel de l'humanité, son cœur et le cœur de celle qu'il aimait. Edouard Charton, qui mourut il y a quelques années, sénateur de la République, directeur du *Tour du Monde* et du *Magasin Pittoresque*, passait son temps à prêcher le saint-simonisme dans l'Ouest de la France ; l'ingénieur Jules Lechevalier portait la bonne nouvelle dans l'Est ; et le frère de Lacordaire, témoin de ces campagnes

apostoliques, affirmait qu'à l'avenir l'impression faite par saint Bernard sur les croisés ne l'étonnait plus. Dans cette communauté de Ménilmontant, où quarante fidèles environ, pendant plus de deux mois, associèrent leurs vies et s'isolèrent de leurs femmes, chacun avait ses fonctions domestiques : c'est un médecin, Léon Simon, qui était chef de cuisine ; Gustave d'Eichthal, connu depuis par ses travaux de théologie et de critique religieuse, lavait la vaisselle avec Lambert, un premier de l'École polytechnique ; Barrault, qui plus tard sera député de l'Algérie à l'Assemblée législative et signera des pages très correctes à la *Revue des Deux-Mondes* sur les chemins de fer russes et espagnols, cirait les bottes de la communauté ; Michel Chevalier, futur professeur au Collège de France et sénateur du second Empire, frottait le parquet et servait à table ; Enfantin et Fournel jardinaient. « Non, s'écriait un autre disciple, Moïse Retouret, je n'aime pas le peuple comme je voudrais l'aimer ; non, je ne souffre pas de ses maux comme je voudrais en souffrir, jusqu'aux larmes, jusqu'au sang ; car alors peut-être, quand je voudrais vous dire ici la plainte et la prière du peuple, peut-être, à votre tour, en seriez-vous transis jusqu'aux os ; » et il s'en alla, plus tard, tenter la conversion des Arabes. Et de ces dévouements personnels, plusieurs, et parmi eux Michel Chevalier, finirent par se fatiguer ; mais on en vit aussi qui furent étonnamment tenaces. Sous le second Empire, Lambert, le fidèle par excellence,

amenait encore des disciples au vieux Père Enfantin : Maxime Du Camp fut l'un d'entre eux. Un autre, d'origine savoyarde, apportait aux pieds du Père, suivant ses propres expressions, « d'immenses désirs et de fougueuses volontés » ; tout inquiet de « se perdre dans le romanesque », il écrivait à Enfantin : « Comprenez, Père, mes indicibles élans vers Paris, ma patrie, puisque j'y ai mes Pères » ; se sentant apôtre à son tour, il ajoutait : « Je m'installe en Piémont ; la famille saint-simonienne piémontaise naîtra de vous par moi ; je veux aborder les champs dorés de la terre de promesses, de cette Italie que votre Bonaparte regarda avec de si grands yeux du versant du Saint-Bernard. Père, Maître, c'est moi qui porterai là votre vie... » Ce jeune *alter ego* d'Enfantin dirigeait, il n'y a pas longtemps la politique étrangère du royaume d'Italie : il s'appelait le baron Blanc.

Si l'on observe le prestige prolongé du saint-simonisme, survivant aux mésaventures de l'imagination d'Enfantin, à la faillite de ses premières prophéties, au scandale même provoqué par certaines de ses théories immorales, et ces désintéressements persévérants qui induisirent des savants de réelle valeur à passer aux yeux de l'opinion pour des excentriques, si non pour des fous, on doit conclure qu'on n'a point tout dit à propos de l'école saint-simonienne lorsqu'on a groupé, sur son compte, quelques pittoresques racontars, même détaillés. C'est ce qu'a compris, depuis longtemps déjà, M. Georges Weill ; il donnait, en

1894, à la librairie Perrin, un volume intitulé : *Saint-Simon et son œuvre* ; à cette même date, trente ans ayant passé sur les cendres d'Enfantin, on ouvrit les archives saint-simoniennes déposées à la bibliothèque de l'Arsenal ; et M. Weill y trouvait la matière d'un nouvel ouvrage, qu'a publié la librairie Alcan : *L'École saint-simonienne, son histoire, son influence jusqu'à nos jours*. Précisément au même moment, M. Sébastien Charléty préparait, pour la Faculté des lettres de Paris, une thèse sur le même sujet ; elle est parue sous ce titre : *Histoire du saint-simonisme (1825-1864)*, à la librairie Hachette (1). Avec un respect sincère, et dégagé d'ailleurs de tout esprit de système, les deux auteurs recherchent la postérité intellectuelle du saint-simonisme : ils l'aperçoivent éparse, un peu partout. « Tu t'avances, Père, comme un géant divin », disait « au pape » Enfantin, en 1831, un de ses disciples. Le géant divin repose aujourd'hui dans la tombe ; avant ou après lui, tous ses fidèles y sont descendus ; mais la perpétuité de leur influence survit, même à celle de leur mémoire. Avec son art souverain de regarder et de lire dans son propre siècle, M. le vicomte de Vogüé disait naguère à l'Académie française : « (2) L'influence du petit groupe saint-simonien sur notre siècle fut peut-être plus durable et plus puissante que celle du grand mou-

(1) C'est à ces trois ouvrages que nous avons emprunté tous les détails pour lesquels nous ne donnons aucunes références.

(2) *Réception de M. Bourget : éloge de M. Du Camp.*

vement littéraire ; on la découvre à l'origine de toutes les transformations des hommes et des choses, de nos mœurs et de nos lois ».

Entre *le Nouveau Christianisme*, le dernier écrit de Saint-Simon, et *le Producteur*, le premier journal créé par son école, en 1825 et 1826 ; entre ce journal lui-même et *l'Exposition de la doctrine*, rédigée par Bazard et publiée en 1829 ; entre *l'Exposition de la doctrine et le Globe*, qui devint, après 1830, le journal de l'école ; entre *le Globe*, enfin, et le dernier ouvrage d'Enfantin, qui est de 1861, on chercherait vainement une parfaite concordance d'idées. Mais en dépit des évolutions et des incertitudes de la pensée saint-simonienne, le but constant de l'école se peut définir ainsi : « L'amélioration morale et physique, l'acheminement au bien-être de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. » Pour que l'organisation sociale soit conforme à cette fin, il faut que les artistes, les savants, les industriels, les prêtres y tiennent une place d'élite ; mais une condition préalable, c'est qu'il y ait, dans la société, des prêtres, des industriels, des savants et des artistes, c'est qu'elle les forme, qu'elle les munisse d'une instruction spéciale ; et sans méconnaître, en théorie, l'égalité de tous ses membres, elle classera chacun selon ses capacités, et rémunérera chacun selon ses œuvres. Or un pareil ordre ne saurait régner si les habitudes d'oisiveté, prises par la classe riche, continuent de peser sur les pauvres ; le travail doit être universel, et le retour des héritages à l'Etat, — une mesure

devant laquelle Saint-Simon semble avoir hésité, mais que ses disciples réclamerent, — amènera la suppression progressive de l'oisiveté. Telle est, en substance, l'économie sociale du saint-simonisme.

« Ce sont les saints-simoniens, écrivait dès 1850 le ministre belge Thonissen, qui ont, les premiers, levé le drapeau du socialisme français. » Soulignez ce mot : français, et la remarque de Thonissen, approuvée d'ailleurs par le socialiste Benoît Malon (1), paraîtra plus juste encore : ce qui survit de générosité, d'idéal moral, de qualités françaises, si nous osons dire, dans notre socialisme révolutionnaire importé de l'Allemagne, semble un lointain héritage du saint-simonisme. « Les marxistes, écrit fort bien M. Georges Weill, ne songent qu'à la réforme matérielle de la société, les saints-simoniens y joignent la réforme morale. C'est là un penchant propre à notre pays, et même aujourd'hui, malgré le triomphe des idées allemandes, il y a chez les socialistes français mainte révolte inspirée par les tendances généreuses du saint-simonisme. » Volontiers nous ajouterions que, dans ce socialisme archaïque, timide encore, qu'ébauchait l'école saint-simonienne, on ne perçoit nul appel aux basses passions de la foule, nulle condescendance à ses appétits, nulle aspiration haineuse vers un universel nivellement ; il tend moins à la jouissance qu'à

(1) BENOÎT MALON. *Précis historique, théorique et pratique du socialisme*, p. 70. Paris, Alcan, 1892.

l'amour, il ne résulte point d'une efflorescence de l'envie, mais du sentiment profond d'une fonction sociale imposée à tous. Réhabilitant les professions inférieures par l'exemple même qu'ils avaient donné dans leur retraite de Ménilmontant, les saint-simoniens affirmaient en même temps, pour reprendre les paroles de M. Georges Weill, « qu'une situation plus élevée impose plus de devoirs, que richesse et instruction obligent, que toute aristocratie doit justifier son existence par les services qu'elle rend. Cette belle pensée, peu comprise par la bourgeoisie égoïste de 1840, plusieurs y reviennent aujourd'hui. » Et voilà comment les saints-simoniens furent tout ensemble des précurseurs du socialisme et des précepteurs du devoir social.

« Lorsque tous les gens instruits se passionnaient pour ou contre le régime des deux Chambres, pour ou contre la liberté de la presse, Saint-Simon a montré quelles étaient les questions vraiment importantes. » M. Georges Weill marque en ces termes une autre originalité de Saint-Simon et du saint-simonisme. En un siècle où la plupart des cerveaux, et les plus éminents en général, se sont laissé comme obséder par des questions de politique contingente, et où l'on a dépensé une immense activité intellectuelle à préparer des révolutions ou bien à les prévenir, à en consolider les résultats ou bien à les corriger, les saint-simoniens ont donné un constant exemple d'indifférence politique, qu'à peine pouvait-on comprendre, et surtout admettre, avant ces der-

nières années. Sous la Restauration, ils se tinrent à l'écart des complots. Si la Charte mise à mal n'avait eu d'autres champions que les hommes de la rue Monsigny, Charles X n'aurait point eu d'ennui; il est vrai qu'après les premières barricades quelques saint-simoniens, chez qui le vieux naturel révolutionnaire reprit le dessus, coururent se battre; mais Infantin lui-même était fort indifférent; par acquit de conscience, il fit sonder Lafayette par Bazard, et la foule parisienne par un certain nombre de polytechniciens; leurs réponses le convainquirent que le moment n'était point venu d'installer le saint-simonisme aux Tuileries, et tranquillement il dut conclure à la vanité des révolutions. Quelques adeptes de la secte, en 1848, goûtèrent du pouvoir, assez passagèrement d'ailleurs; et l'on ne fit ensuite nulles difficultés, en général, pour accepter le second Empire. Pourvu que les gouvernants réalisassent, au moins approximativement, les désirs philanthropiques de l'école saint-simonienne, peu lui importait la forme du gouvernement.

Saint-Simon, jadis, avait mis tout son espoir en Bonaparte: « Rendez-moi compte des progrès de la science depuis 1789, avait dit le premier Consul aux membres de l'Institut; dites-moi quel est son état actuel et quels sont les moyens à employer pour lui faire faire des progrès; » c'en était assez pour que Saint-Simon, rêvant toujours d'un corps de savants, d'artistes et d'industriels préposés par l'État à la direction sociale, attachât un instant la fortune de ses songes à celle du